

Elles échangèrent un coup d'oeil de pure investigation, et Camille n'adressa pas la parole à Saha. Accoudée, elle se pencha comme pour compter les étages de stores orange largués du haut en bas de la vertigineuse façade, et frôla la chatte qui se leva pour lui faire place, s'étira et se recoucha un peu plus loin.

Dès que Camille était seule, elle ressemblait beaucoup à la petite fille qui ne voulait pas dire bonjour et son visage retournait à l'enfance par l'expression de naïveté inhumaine, d'angélique dureté qui ennoblit les visages enfantins. Elle promenait sur Paris, sur le ciel d'où chaque jour la lumière se retirait plus tôt, un regard impartialement sévère, qui peut-être ne blâmait rien. Elle bailla nerveusement, se redressa et fit quelques pas distraits, se pencha à nouveau, en obligeant la chatte à sauter à terre; Saha s'éloigna avec dignité et préféra rentrer dans la chambre".

Collette  
La chatte

POUR être bien vus et considérés, il a fallu se dépêcher d'arriver à l'arrière, ils devenaient, à mesure que la guerre avançait, de plus en plus vicieux. Tout de suite j'ai compris ça en rentrant à Paris et aussi que leurs femmes avaient le feu au derrière, et les vieux des gueules grandes comme ça, et les mains partout, aux culs, aux poches.

On héritait des combattants à l'arrière, on avait vite appris la gloire et les bonnes façons de la supporter courageusement et sans douleur.

Les mères, tantôt infirmières, tantôt martyres, ne quittaient plus leurs longs voiles sombres, non plus que le petit diplôme que le Ministre leur faisait remettre à temps par l'employé de la Mairie. En somme, les choses s'organisaient.

Pendant des funérailles soignées on est bien triste aussi, mais on pense quand même à l'héritage, aux vacances prochaines, à la veuve qui est mignonne, et qui a du tempérament, dit-on, et à vivre encore, soi-même, par contraste, bien longtemps, à ne crever jamais peut-être... Qui sait?

Quand on suit ainsi l'enterrement, tous les gens vous envoient des grands coups de chapeau. Ça fait plaisir. C'est le moment alors de bien se tenir, d'avoir l'air convenable, de ne pas rigoler tout haut, de se réjouir seulement en dedans. C'est permis. Tout est permis en dedans.

Dans le temps de la guerre, au lieu de danser à l'entresol, on dansait dans la cave. Les combattants le toléraient et mieux encore, ils aimaient ça. Ils en demandaient dès qu'ils arrivaient et personne ne trouvait ces façons louches. Y a que la bravoure au fond qui est louche. Être brave avec son corps? Demandez alors à l'asticot aussi d'être brave, il est rose et pâle et mou, tout comme nous.

L.F. Célim  
Voyage au bout du monde

A l'entr'acte suivant, comme il traversait un couloir, il les rencontra tous les deux; sur le vague salut qu'il fit, M. Dambreuse, le reconnaissant, l'aborda et s'excusa, tout de suite, de négligences impardonnables. C'était une allusion aux cartes de visite nombreuses, envoyées d'après les conseils du clerc. Toutefois il confondait les époques, croyant que Frédéric était à sa seconde année de droit. Puis il l'envia de partir pour la campagne. Il aurait eu besoin de se reposer, mais les affaires le retenaient à Paris.

G. Flaubert  
(l'éditeur sentinelle)

A. Ernaut

### LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF (Ésope, fab. 420; Phèdre, I, 24)

Une Grenouille vit un Bœuf  
Qui lui sembla de belle taille.  
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,  
Envieuse, s'étend<sup>1</sup>, et s'enfle, et se travaille,  
Pour égaler l'animal en grosseur,  
Disant: « Regardez bien, ma sœur;  
Est-ce assez? dites-moi; n'y suis-je point encore?  
— Nenni<sup>2</sup>. — M'y voici donc? — Point du tout. — M'y voilà?  
— Vous n'en approchez point. » La chétive pécore<sup>3</sup>  
S'enfla si bien qu'elle creva<sup>4</sup>.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages:  
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,  
Tout petit prince a des ambassadeurs,  
Tout marquis veut avoir des pages<sup>5</sup>.

L. Flaubert

Année Ernaut la page  
Je travaillais mes cours, j'écoutais des disques, je lisais, toujours dans ma chambre. Je n'en descendais que pour me mettre à table. On mangeait sans parler. Je ne riais jamais à la maison. Je faisais de « l'ironie ». C'est le temps où tout ce qui me touche de près m'est étranger. J'émigre doucement vers le monde petit-bourgeois, admise dans ces surboursins dont la seule condition d'accès, mais si difficile, consiste à ne pas être *cucul*. Tout ce que j'aimais me semble *péquetot*, Luis Mariano, les romans de Marie-Anne Desmarests, Daniel Gray, le rouge à lèvres et la poupée gagnée à la foire qui étale sa robe de paillettes sur mon lit. Même les idées de mon milieu me paraissent ridicules, des *préjugés*, par exemple, « la police, il en faut » ou « on est pas un homme tant qu'on n'a pas fait son service ». L'univers pour moi s'est retourné.

(2)

Lol V. Stein est née ici, à S. Tahla, et elle y a vécu une grande partie de sa jeunesse. Son père était professeur à l'Université. Elle a un frère plus âgé qu'elle de neuf ans — je ne l'ai jamais vu — on dit qu'il vit à Paris. Ses parents sont morts.

Je n'ai rien entendu dire sur l'enfance de Lol V. Stein qui m'ait frappé, même par Tatiana Karl, sa meilleure amie durant leurs années de collège.

Elles dansaient toutes les deux, le jeudi, dans le préau vide. Elles ne voulaient pas sortir en rangs avec les autres, elles préféraient rester au collège. Elles, on les laissait faire, dit Tatiana, elles étaient charmantes, elles savaient mieux que les autres demander cette faveur, on la leur accordait. On danse, Tatiana? Une radio dans un immeuble voisin jouait des danses démodées — une émission-souvenir — dont elles se contentaient. Les surveillantes envolées, seules dans le grand préau où ce jour-là, entre les danses, on entendait le bruit des rues, allez Tatiana, allez viens, on danse Tatiana, viens. C'est ce que je sais.

Cela aussi : Lol a rencontré Michael Richardson à dix-neuf ans pendant des vacances scolaires, un matin, au tennis. Il avait vingt-cinq ans. Il était le fils unique de grands propriétaires terriens des environs de T. Beach. Il ne faisait rien. Les parents consentirent au mariage. Lol devait être fiancée depuis six mois, le mariage devait avoir lieu à l'automne, Lol venait de quitter définitivement le collège, elle était en vacances à T. Beach lorsque le grand bal de la saison eut lieu au Casino municipal.

Sapo aimait la nature, s'intéressait

Quelle misère.

S. Beckett

Adone meurt

Sapo aimait la nature, s'intéressait aux animaux et aux plantes et levait volontiers les yeux au ciel, de jour et de nuit. Mais il ne savait pas regarder ces choses, les regards qu'il leur prodiguait ne lui apprenaient rien sur elles. Il confondait les oiseaux entre eux, et les arbres, et n'arrivait pas à distinguer les unes des autres les céréales. Il n'associait pas les safrans avec le printemps ni les chrysanthèmes avec l'arrière-saison. Le soleil, la lune, les planètes et les étoiles, ne lui posaient pas de problème. Ces choses étranges et parfois belles, qu'il aurait toute sa vie autour de lui et dont la connaissance le tentait par moments, il acceptait avec une sorte de joie de ne rien y comprendre, comme tout ce qui venait enfler le murmure, Tu es un simple. Mais il aimait le vol de l'épervier et savait le reconnaître entre tous. Immobile il suivait des yeux les longs vols planés, l'attente tremblante, les ailes se relevant pour la chute à plomb, la remontée rageuse, fasciné par tant de besoin, de fierté, de patience, de solitude.

Je n'abandonnerai pas encore. J'ai fini ma soupe et renvoyé la petite table à sa place près de la porte.

M. Dura

Le lendemain, quand Albertine m'écrivit qu'elle venait seulement de rentrer à Épreville, n'avait donc pas eu mon mot à temps, et viendrait, si je le permettais, me voir le soir, derrière les mots de sa lettre comme derrière ceux qu'elle m'avait dits une fois au téléphone, je crus sentir la présence de plaisirs, d'êtres, qu'elle m'avait préférés. Encore une fois je fus agité tout entier par la curiosité douloureuse de savoir ce qu'elle avait pu faire, par l'amour latent qu'on porte toujours en soi; je pus croire un moment qu'il allait m'attacher à Albertine, mais il se contenta de frémir sur place et ses dernières rumeurs s'éteignirent sans qu'il se fût mis en marche.

J'avais mal compris dans mon premier séjour à Balbec — et peut-être bien Andrée avait fait comme moi — le caractère d'Albertine. J'avais cru que c'était frivolité naïve de sa part si toutes nos supplications ne réussissaient pas à la retenir et lui faire manquer une garden-party, une promenade à ânes, un pique-nique. Dans mon second séjour à Balbec, je soupçonnai que cette frivolité n'était qu'une apparence, la garden-party qu'un paravent, sinon une invention. Il se passait sous des formes diverses la chose suivante (j'entends la chose vue par moi, de mon côté du verre, qui n'était nullement transparent, et sans que je puisse savoir ce qu'il y avait de vrai de l'autre côté). Albertine me faisait les protestations de tendresse les plus passionnées. Elle regardait l'heure parce qu'elle devait aller faire une visite à une dame qui recevait, paraît-il, tous les jours à cinq heures à Infreville. Tourmenté d'un soupçon et me sentant d'ailleurs souffrant, je demandais à Albertine, je la suppliais de rester avec moi. C'était impossible (et même elle n'avait plus que cinq minutes à rester) parce que cela fâcherait cette dame, peu hospitalière et susceptible, et, disait Albertine, assommante. « Mais on peut bien manquer une visite. — Non, ma tante m'a appris qu'il fallait être polie avant tout. — Mais je vous ai vue si souvent être impolie. — Là ce n'est pas la même chose, cette dame m'en voudrait et me ferait des histoires avec ma tante. Je ne suis déjà pas si bien que cela avec elle. Elle tient à ce que je sois allée une fois la voir. — Mais puisqu'elle reçoit tous les jours. » Là, Albertine sentant qu'elle s'était « coupée », modifiait la

raison. « Bien entendu elle reçoit tous les jours. Mais aujourd'hui j'ai donné rendez-vous chez elle à des amies. Comme cela on s'ennuiera moins. — Alors, Albertine, vous préférez la dame et vos amies à moi, puisque pour ne pas risquer de faire une visite un peu ennuyeuse, vous préférez de me laisser seul, malade et désolé? — Cela me serait bien égal que la visite fût ennuyeuse. Mais c'est par dévouement pour elles. Je les ramènerai dans ma carriole. Sans cela elles n'auraient plus aucun moyen de transport. »

M. Dura

M. Dura

Sodome et gouvêhe